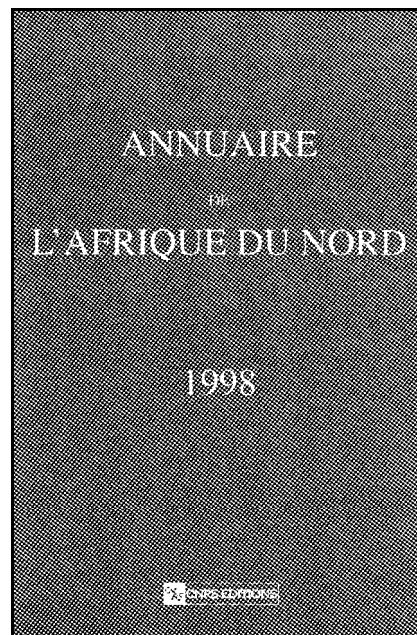


## Annuaire de l'Afrique du Nord

Paris, CNRS Editions, XXXVII, 1998, 647 p.

La livraison 1998 de l'Annuaire de l'Afrique du Nord s'ouvre sur un hommage à la mémoire d'Abdelmalek Sayad (Pierre Bourdieu, Ali Mekki) qui, par ses travaux, avait su contribuer à l'indispensable décentrage des études sur l'émigration-immigration maghrébine, les défaussant des grilles de lectures nationales-nationalistes. De manière symptomatique, ce tome XXXVII de l'annuaire est traversé par un effort de mise en perspective du travail scientifique sur « l'aire maghrébine », où la démarche introspective n'est pas absente (voir la contribution d'Alain Roussillon : *L'Annuaire de l'Afrique du Nord à travers les âges. Des indépendances à la globalisation : routinisation du travail de deuil de la colonisation*), dans un processus de gestation de la formule de la publication. Et l'essai historiographique de Claude Liauzu, *Décolonisations, guerres de mémoires et histoire*, met très remarquablement en évidence les âpretés du deuil, dans le contexte des indépendances maghrébines, où l'historien universitaire intervient après tous les autres - acteurs, témoins, journalistes, militants- et dans une démarche lestée des contraintes de la production académique, et de l'échec de l'école historique française à aller vers une histoire globale. D'où les acteurs oubliés, et les faiblesses des systèmes d'interprétation, au regard notamment du retour du religieux. Les contributions de Kmar Bendana, *Ibla, la revue tunisienne des pères blancs*, d'Habib Kazdaghli, *Approches biographiques et histoire contemporaine de la Tunisie*, et de Jacques Vignet-Zunz, *Les études dans le domaine arabe et islamique en Espagne*, viennent utilement illustrer en fin d'annuaire, le propos de Claude Liauzu sur d'autres pistes et d'autres lieux du travail historique.



La production scientifique et la coopération culturelle ont partie liée, si l'on met en regard l'article de Claire Visier, *Les mutations de la coopération culturelle française vers les pays du Maghreb*, et celui de Claude Liauzu, sur les effets du déplacement des représentations (Afrique du Nord- Maghreb ; Monde arabe-Méditerranée), à travers le découplage de la coopération étatique et du « partenariat » des acteurs autonomes, et l'instrumentalisation d'une Méditerranée, pour le coup assurément virtuelle.

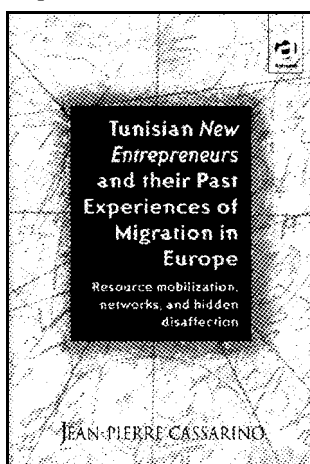
Les chroniques qui font le cœur de l'Annuaire retournent au national, par État, -la chronique internationale disparaît- et dans un abord qui privilégie le politique sur l'économique. Les thèmes des différentes contributions pour chacun des pays de la région mettent plutôt en valeur des spécificités nationales que des convergences maghrébines : la gestion de l'après guerre civile en Algérie ; la montée des pôles affairiste et islamiste dans le champ politique marocain ; la question des libertés publiques en Tunisie ; identité et nationalité en Mauritanie ...

Enfin les traditionnelles bibliographies thématiques et disciplinaires annotées sont dorénavant remplacées par un « forum des livres » (à l'exception de la rubrique berbère qui subsiste), sous des rubriques plus ramassées (disparition de la littérature, de l'économie et de la démographie, des relations internationales et des Maghrébins en Europe).

Et, pour finir sur un exercice chorégraphique, car il s'agit bien de cela maintenant quand on veut représenter des identités sur un champ géographique, on conseillera un détour ethnologique du côté de Barbès (Emmanuelle Lallement, *Barbès : d'un quartier arabe à un marché de toutes les différences*) où les bazaristes doivent avoir quelques rudiments de la vieille science coloniale.

Jean-Pierre CASSARINO, *Tunisian New Entrepreneurs and their Past Experiences of Migration in Europe : Resource mobilization, networks, and hidden disaffection*, Ashgate, Aldershot (Grande-Bretagne), 2000, 263 p.

Cet ouvrage, reproduction d'une thèse soutenue à l'Institut Universitaire Européen de Florence, est centré sur l'étude des entrepreneurs tunisiens qui, après une expérience migratoire en Europe, ont créé leur entreprise privée sur le territoire national. L'auteur se propose d'expliquer la manière dont l'expérience migratoire de ces acteurs sociaux a été investie dans des activités entrepreneuriales en Tunisie, puis il analyse les raisons pour lesquelles cet investissement fut fructueux pour certains et absent chez d'autres.



Pour ce faire, il construit trois catégories analytiques permettant de classer les entrepreneurs ayant vécu une expérience migratoire en Europe. La première, les *héritiers*, est constituée des fils des industriels des années 70 qui, après avoir fait leurs études à l'étranger, souvent dans des grandes écoles, ont repris la société familiale de leur père. La principale caractéristique de ces entrepreneurs est

d'avoir bénéficié des ressources économiques de leur famille et de ne pas avoir tiré profit de leur expérience migratoire pour développer leur capital social.

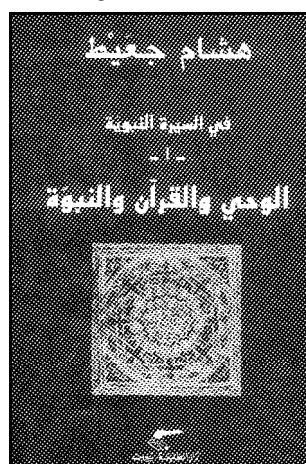
La deuxième, les *convertis*, regroupe des entrepreneurs qui après avoir vécu en moyenne entre cinq à huit ans en Europe, ont travaillé, dès leur retour en Tunisie, dans l'administration tunisienne ou au sein d'une entreprise publique. Issus pour la plupart de familles de cadres travaillant dans la fonction publique, ils ont créé leur société privée à la fin de la décennie 80 et au début des années 90. Eux non plus n'ont guère valorisé leur expérience migratoire et ont investi dans leurs entreprises privées les connaissances (au deux sens du terme) acquises durant leur emploi dans l'administration ou les entreprises publiques.

La troisième rassemble les *nouveaux venus*. Ces derniers ont vécu en Europe, plus particulièrement en France et en Italie et y ont rapidement envisagé d'investir dans un projet entrepreneurial en Tunisie. En raison de leur volonté de créer une entreprise dans leur pays de naissance, ils ont maximisé leur expérience migratoire en développant leur capital relationnel en Europe et en finançant en partie leur activité grâce à des capitaux étrangers. On peut regretter à la lecture de cet ouvrage stimulant et innovant que cette catégorie, centrale au regard de la thèse de l'auteur, n'ait pas fait l'objet de développements plus substantiels.

Hichem DJAIT, *Fî I-Sîra al-nabawiyya : I. al-wahy wa I-Qur'ân wa I-nubuwwa*, Beyrouth, Dar al-Talî'a, 1999, 144p. (La biographie de Muhammed : La révélation, le Coran et le prophétat).

Cette biographie du Prophète de l'Islam Muhammad à la fin du XX<sup>e</sup> siècle peut sembler relever du défi, épistémologique et éthique. Méditation sur le destin exceptionnel du « plus grand parmi les fondateurs de religion », cet essai constitue un jalon dans une réflexion sur l'islam actuel, remontant à l'époque fondatrice, nourrie à plusieurs sources et partant d'une critique de l'orientalisme.

Tenant compte de l'attitude défensive des Musulmans face à l'agression occidentale (et son corollaire la modernité),

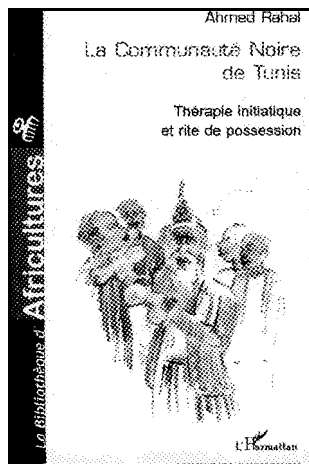


l'auteur remonte aux origines de la religion pour tenter une anthropologie de la croyance de l'homme Muhammad. Pour éclairer le message du Prophète et mieux comprendre le succès de son projet, la connaissance du personnage historique -généralement considérée comme étrangère à la foi- est déterminante. Mobilisant les sciences humaines afin de comprendre les croyances à l'époque de l'Islam

naissant, il choisit d'écrire en arabe, en soulignant les difficultés de cette langue à rendre efficacement les concepts en usage dans les sciences humaines et sociales. Malgré l'importance accordée à la dialectique entre religion et État, l'auteur considère que l'essence de l'Islam reste la religion, dont le noyau dur est constitué par la révélation, la foi et la mission prophétiques. C'est le *donné* qu'il se propose d'analyser scientifiquement. Le parti pris -audacieux et iconoclaste- de cette biographie est de faire abstraction des ouvrages de *Sîra*, des dictionnaires biographiques (*tabaqât*), des recueils de *Hadîth* et des chroniques historiques qui, après la mort du Prophète, ont acquis le statut de contributions à l'élaboration définitive de l'Islam. Ainsi, l'auteur appréhende-t-il la vie de Muhammad à partir du seul document authentique : le Coran. À distance de sa sacralisation, il l'utilise comme source originelle et pour son statut de document historique d'auto-proclamation de l'Islam. L'une des conclusions qu'il en tire -et pas des moindres- est que Muhammad n'a pas reçu la révélation dans le *gâr Hirâ'* dont aucune mention n'est faite dans le Coran. Contrairement au lieu commun établissant l'ignorance voire l'analphabétisme de Muhammad, Hichem Djait démontre qu'il était à la fois savant et sage de même qu'il s'inscrit en faux contre le traitement de la prophétie en termes psychiatriques et affirme l'impuissance « des connaissances simples et limitées » à appréhender correctement le phénomène du sacré.

Ahmed RAHAL, *La communauté noire de Tunis. Thérapie initiatique et rite de possession*, Paris, L'Harmattan, 2000, 158p. (préface de G. Lapassade).

L'ouvrage est une description précise et fouillée du processus thérapeutique dans la communauté noire de Tunis. On y apprend que la confrérie dédiée à Sidi Bilal est la matrice au sein de laquelle a lieu un rituel comportant un certain nombre de phases, dont la cérémonie publique appelée *Stambali*, qui donne lieu à des manifestations de possession, est le couronnement de ce cheminement à la fois thérapeutique et initiatique. L'auteur analyse la manière dont ce parcours transforme la



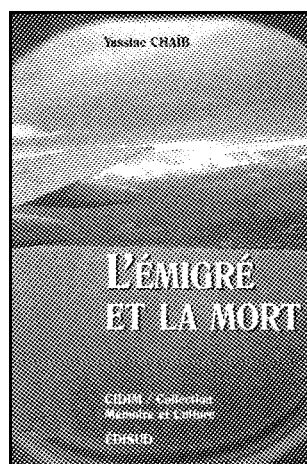
possession vécue comme trouble en une possession maîtrisée, ritualisée.

Il est question dans une première partie des conditions d'installation des anciens esclaves noirs et de leur regroupement au sein de la confrérie de Sidi Bilal, puis de la situation actuelle de cette confrérie, sa composition, son fonctionnement ainsi que les différents types de célébrations rituelles. Un troisième chapitre est dédié à la présentation des saints et génies qui constituent le culte des saints tel qu'il existe dans le soufisme populaire maghrébin. Les trois chapitres suivants sont consacrés au culte bilalien en lui-même, avec la description détaillée des différentes familles d'esprits du panthéon, les diverses formes de transes observables lors des cérémonies, pour finir par les étapes du parcours thérapeutique.

Cependant, si l'ouvrage donne une vue complète des pratiques rituelles, on a le sentiment que les gens dont il est question sont traités comme isolat culturel. En effet, le concept même de « communauté noire » n'est pas problématisé, ce qui présume d'une homogénéité évidemment identifiable et opposable au reste de la société tunisienne. L'auteur présente un « groupe », qui a si bien retravaillé et réaménagé certains éléments de la culture dominante (islam maghrébin), qu'ils feraient maintenant partie intégrante de celui-ci, excluant une quelconque circulation entre différents segments de la société. Présentation idéale, donc, d'une communauté aux contours et frontières stables et bien délimitées. L'auteur écrit pourtant, en passant (p.10), que les noirs ne sont pas seuls à recourir à cette thérapie initiatique, mais n'envisage ni les relations avec d'autres pratiques religieuses et rituelles, ni les imbrications avec la société tunisienne dans son ensemble, pourtant suggérées à la fois par le « syncrétisme » dont il traite, et par la réalité quotidienne de la vie à Tunis.

Yassine CHAÏB, *L'Émigré et la mort. La mort musulmane en France* ; préf. de Abdelmalek SAYAD. - Aix-en-Provence, EDISUD : octobre 2000, 254 p. (CIDIM – Mémoire et Culture . 1)

Vibrant hommage à Abdelmalek Sayad (1933-1998), ce livre récent, issu d'une recherche universitaire, est également le premier volume d'une collection éditée, à Marseille, par le Centre d'information et de documentation sur l'immigration et le Maghreb. À travers et par-delà la mort, la thèse de Yassine Chaïb, diplômé en science politique, « met en perspective, dans le temps et dans l'espace, ce que sont l'émigration et l'exil, la signification qu'ils vont avoir, non pas pour l'émigré et



l'exilé eux-mêmes... mais pour tous ceux qui de part et d'autre les regardent vivre, jusqu'à leur mort ». Présence ou absence, partir et revenir, sont autant de questions que pose la mort en terre étrangère.

Pour être traitée en objet d'étude, la mort dont les représentations sont chargées de fantasmes, lourdes de préjugés ou de craintes superstitieuses, demande qu'on la dédramatise : « objet extrêmement complexe, nous dit A. Sayad dans une remarquable préface, la mort et la réflexion sur la relation sociale entretenue avec la mort et avec le mort trahissent... les soubassements les plus profonds aussi bien de la personne individuellement que de l'ordre social dans son ensemble ».

L'observation active de l'auteur, en tant qu'employé des pompes funèbres, n'aurait pu contribuer à elle seule à la compréhension des faits sociaux, si elle ne s'était appuyée sur une solide culture sociologique et une réflexion théorique. En effet, cette recherche peut être qualifiée de subtile « pérégrination » à travers les différentes disciplines des sciences sociales : sociologie de la mort (de son traitement social, des funérailles) ; anthropologie sociale, culturelle, politique... « du fait de mourir 'autrement' (comme on a vécu et parce qu'on a vécu 'autrement') » ; science politique, car derrière le rapatriement du corps se joue une négociation dans l'ordre privé de la mort, mais aussi entre les puissances souveraines concernées ; enfin, histoire sociale de la relation à la mort et, par conséquent à la vie... à travers le destin qu'on assigne au corps du mort. Le propos introductif invite à une lecture attentive de ce livre qui s'organise en trois parties : « la mort sans frontière » ; « la mort de l'immigré : les circonstances du décès » ; « les contextes de l'intégration par la mort ».